

« **Apprendre à trier entre les histoires qui nous traversent** »,
in Bruno de la Salle et al., *Pourquoi faut-il raconter des histoires ?*, tome 3 : *Transmettre*,
Paris, Mondorol, 2012, p. 41-46

Yves Citton

Apprendre à trier entre les histoires qui nous traversent

Pour répondre à la question qui nous est posée « Pourquoi raconter des histoires ? » et discuter du sous-titre « transmettre », je vais faire semblant d'être un philosophe et esquisser huit propositions.

Pour commencer, j'ai envie de réécrire un peu la question de base en ajoutant un pronom au milieu : « Pourquoi *se* raconter des histoires ? » Il me semble que raconter des histoires, dans la façon dont je l'envisage, ça nous implique, ça nous immerge dans le fait de conter. Je pense que l'on peut difficilement raconter à *autrui* sans se raconter quelque chose à *soi-même*, que l'on peut difficilement parler sans se raconter des histoires sur sa propre identité. Par exemple, ici, je me raconte l'histoire que je pourrais être un philosophe, alors que je n'en suis pas un.

Deuxième proposition, deuxième réponse possible à partir de « Pourquoi *se* raconter des histoires ? » La réponse serait que l'on ne peut pas *ne pas* se raconter des histoires. Là, on pourrait faire beaucoup de développements sur le fait qu'agir pour un être humain, c'est toujours se raconter l'histoire (généralement vraie) que les choses *pourraient* être différentes. Donc la structure même de l'action, chez les humains, consiste à passer d'un état initial, par une transformation de cet état initial, vers une finalité. Au cours de cette transformation, nous savons que certaines circonstances, certaines personnes peuvent nous aider, d'autres faire obstacle ; on essaie de s'appuyer sur les unes pour éviter de buter sur les autres. Autrement dit, agir c'est se projeter dans une histoire (de transformation possible). Donc à la question « pourquoi faut-il *se* raconter des histoires ? », je répondrai : « parce qu'on ne pourrait pas agir si on ne se racontait pas des histoires ! »

Troisième proposition ou réponse à la même question : parce que c'est par les histoires qu'elles se racontent que les sociétés distribuent les différentes formes de pouvoir qui les régissent. Là, c'est un petit peu plus compliqué. Il me semble qu'aujourd'hui le pouvoir politique, le pouvoir économique, le pouvoir médiatique sont suspendus à la capacité (que certains d'entre nous ont plus que d'autres) de se raconter des histoires, de proposer des histoires qui captent, qui capturent, qui captivent notre attention, nos désirs, nos croyances, nos espoirs, nos craintes. Et que donc, derrière le fait d'accumuler tous ces types de pouvoir, il y a une capacité à raconter, à se raconter des histoires entre nous et à soi-même – parce qu'il faut commencer par y croire soi-même avant de pouvoir agir et faire agir *autrui* en fonction de ces histoires.

Quatrième réponse possible à la question « Pourquoi raconter des histoires ? » Parce que les histoires – alors surtout les histoires fictives, mais toutes les histoires sont un peu fictives – aident les humains à s'arracher à l'inertie des données. Là, c'est le côté provocateur qu'il y avait dans ma réécriture originelle. Se raconter des histoires, c'est plutôt mal vu. Lorsqu'on dit de quelqu'un « Il se raconte des histoires, il s'y croit », on dénonce le fait qu'il est en décalage avec la réalité. Il croit qu'il est philosophe alors que pas du tout, il bricole avec des mots mais il n'y a pas de concept derrière ces mots. Toute une tradition a dévalorisé cette idée de « raconter des histoires » en proclamant qu'il faudrait être dans la réalité, dans la connaissance, dans un idéal de connaissance vraie, de connaissance des données. Tout cela est certes très important : il y a beaucoup de choses que l'on ne connaît pas assez bien, et il est impératif de développer des savoirs différents, de type scientifique, empirique et autre... Mais ce qui manque surtout, au moins autant que des données plus précises ou plus pertinentes, ce sont de nouvelles histoires, d'autres histoires, d'autres problèmes qui permettent de reconfigurer ces données, de leur donner une autre signification, de chercher d'autres données à partir d'histoires différentes. On a donc besoin de se raconter des histoires pour s'arracher à l'inertie des données qui aujourd'hui, me semble-t-il, nous écrase. Il faut concevoir les histoires comme des machines de ré-agencement, de réarrangement des données.

Abordons à présent quatre autres propositions sur cette idée de "raconter et transmettre". De manière implicite, lorsque l'on dit « transmettre », on imagine que c'est nous qui transmettons des histoires, que nous sommes actifs, que nous faisons « passer » des histoires. Mais, je propose d'opérer un renversement et de dire que ce sont plutôt les histoires qui nous traversent. Il y a une autre face à l'activité du conteur. Conter, c'est avoir une présence, produire un travail, un effort. C'est bien un art que de conter ! En même temps, il me semble que raconter des histoires, se raconter des histoires, c'est aussi bien être le vecteur d'une histoire qui nous traverse. La transmission de l'histoire passe à travers moi, l'histoire m'envahit, m'occupe – comme une armée, plus ou moins ennemie ou amie, peut nous occuper ou nous envahir. Raconter une histoire dans ce sens-là, ce serait transmettre, mais transmettre plutôt à la façon d'un virus ou d'un gène, au sens où le virus passe par moi, me traverse au fil de sa propre force de contagion, tout autant que de mon activité ou de mon effort de conteur.

Sixième point : En opérant le renversement que je viens de proposer, la première activité consisterait à sélectionner parmi les histoires qui flottent autour de nous, celles que nous laissons nous traverser, et celles dont nous bloquons la transmission. Ne pas contribuer à la prolifération de certaines histoires fascinantes, fascisantes, humiliantes, opprimantes, ne pas les laisser nous traverser, bloquer leur transmission est peut-être aussi important que de transmettre d'autres histoires. Et je fais une autre petite parenthèse parce que j'ai reçu très récemment un mail d'une professeure de lettres en lycée à Clichy-sous-bois qui me dit qu'elle et ses collègues sont en train de monter un atelier d'écriture pour « raconter le comportement des deux jeunes clychissois qui ont trouvé la mort en octobre 2005 lors d'une fuite éperdue et mortelle, bien qu'ils n'aient commis aucun délit. Un comportement qui a peut-être été scénarisé, induit par le récit que les jeunes gens se racontent, celui d'une guerre entre eux et la police, vue comme le clan ennemi. Récit fondé sur une réalité amplifiée et déformée, incessamment entretenue par eux et, selon des accusations récentes, peut-être par le pouvoir. » L'effort visé par cet atelier d'écriture, c'est de démythifier les scénarios collectifs dangereux véhiculés en banlieue, notamment à Clichy-sous-bois. Il me semble que cet exemple nous permet de toucher du doigt ces récits dangereux qui nous viennent

d'un peu partout, que nous entretenons souvent entre nous, et qui nous affaiblissent, voire qui peuvent nous tuer.

J'ai encore deux propositions à vous faire. À l'égard des histoires que nous ne choisissons pas de bloquer mais que nous laissons nous traverser, apparaît forcément une deuxième forme d'activité, qu'on a vu à l'œuvre tout à l'heure, que je formulerais de cette façon-là : On ne peut pas transmettre sans *transmuter*. Une histoire ne peut pas être racontée, ni même interprétée deux fois de la même façon. Une histoire ne se propage qu'à travers ses adaptations, ses variations, ses transmutations. D'où une double attitude qui me semble importante, sur laquelle je vais conclure. Face à ces transmutations, on peut soit assumer et valoriser les altérations qu'on ajoute aux histoires qui nous traversent, soit, au contraire, on peut dénier ou tenter d'étouffer cette puissance de la variation, pour essayer de rabattre la transmission sur la répétition du même.

Voilà donc ma dernière proposition. Tout à l'heure j'ai dit que la première forme d'activité, c'était de se laisser traverser ou de ne pas se laisser traverser par certaines histoires, ce qui, qu'on le veuille ou non, implique qu'il y ait des « bonnes » histoires à laisser circuler, à faire circuler, et d'autres qui sont de « mauvaises » histoires. Pour ma part, j'ai toujours un peu de peine, non seulement à raconter des histoires, mais aussi à dire qu'il y a un « Bien » et un « Mal ». Je crois toutefois qu'il y a des choses qui sont plus ou moins « bonnes » (émancipantes, encapacitantes) et d'autres qui sont plus ou moins « mauvaises » (néfastes, pernicieuses, destructrices). Et je vais vous proposer un critère possible pour voir quelles seraient les « bonnes » histoires ou quelles seraient les « mauvaises » histoires, celles à bloquer ou celles à transmettre – je vous rappelle que je fais semblant d'être un philosophe ! Seraient donc à transmettre *les histoires qui contribuent à ouvrir un espace de transmutation*. Les histoires qui ouvrent cet espace, qui le laissent ouvert ou qui l'augmentent, seraient les « bonnes » histoires qu'on serait justifié à laisser nous traverser. Au contraire seraient peut-être à bloquer, les histoires qui rabattent la transmission sur la répétition du même. C'est bien entendu un peu simpliste, mais je propose ceci comme une piste à explorer. C'est peut-être ainsi, en filtrant la transmission des histoires, qu'on peut espérer s'opposer aux intégrismes de tous bords, qu'ils soient nationalistes, racistes, religieux, économistes ou scientistes. Autant il faut rappeler l'importance de se raconter des histoires, autant il me semble crucial de se rappeler que certaines histoires ont des effets néfastes, que d'autres ont des effets salutaires – et que le vrai problème est d'apprendre à trier entre les unes et les autres.